

CRITIQUE | 4 septembre 2002

Porte ouverte

Par **AZOURY PHILIPPE**

Un film initiatique qui suit des chemins mystérieux.

Une fille achève une année de conditionnelle, elle n'a pas tout à fait 25 ans. La boîte de téléinformatique qui a accueilli sa réinsertion se dit prête à l'embaucher. Ça n'a aucune importance pour elle. «Elle préfère ne pas», comme Bartelby dans la fable de Melville, à laquelle Alain Raoust n'a cessé de penser pendant qu'il dessinait le portrait d'Anne Verrier. C'est la fille de la Cage, la fille qui ne tient pas en cage, la fille que seul un chemin de rédemption libérera de la cage où elle s'est elle-même laissée enfermer, sept ans auparavant, par homicide volontaire.

Pour cela, elle gravira une montagne, allant de rencontres en initiation. Il ne sert à rien de révéler qui cette fille en liberté conditionnelle devra retrouver pour que s'ouvre la cage. Tout le film cherche à en faire l'économie, maintenant la surprise, jouant à multiplier les pistes, lançant tel le Petit Poucet des cailloux qu'il finira par contourner.

Il ne saurait y avoir qu'un seul chemin, qu'un seul point de rencontre. La Foux d'Allos, en l'occurrence, dans les Alpes-de-Haute-Provence, à la croisée des montagnes, entre crêtes et vallées. Où se tient la toute dernière partie du film, mystérieuse et splendide.

La Cage d'Alain Raoust, avec Caroline Ducey, Roger Souza, Maryvonne Schiltz... 1 h 41.